



2^e partie

1346 : LES LIMITES DE LA CROISSANCE

Une transition économique soustenable¹ et résiliente

Michel
LEPETIT

On s'est interrogé dans la première partie de cet article sur la nature de la fameuse « crise du XIV^e siècle » et sa réalité profonde. Avant 1346 l'Occident chrétien, et la France en particulier, connaissent trois siècles de prospérité exceptionnelle qui interpellent tous les médiévistes.

Appelons-les « les trois cents glorieuses ». Cette renaissance résulte fondamentalement d'une base énergétique très solide de dizaines de milliers de moulins hydrauliques et éoliens, qui appuie une proto-industrie dynamique (agro-alimentaire, textile et sidérurgie) à forte valeur ajoutée, et favorise par des gains de productivité continus une urbanisation croissante. Cette économie résiste même à la famine exceptionnelle de 1315.

Pourtant, 1346 va voir les limites de cette croissance extraordinaire.

1346 : les limites caloriques

En 1346, les limites de la croissance se font sentir ailleurs. Parmi toutes les ressources énergétiques de l'époque, c'est surtout le bois qui va progressivement poser problème. Au temps des grands défrichements, des terres ont bien été mises en culture et conquises au XII^e siècle sur la forêt, mais

elles sont parfois moins productives et l'on dispose à l'époque de peu de fertilisants. Puis, au XIII^e siècle, les bonnes terres à défricher viennent déjà à manquer un peu partout. Surtout, les forêts elles-mêmes sont de plus en plus menacées. Si la forêt a atteint un palier au haut Moyen Âge, elle est de plus en plus exploitée intensément depuis, pour le chauffage de populations nombreuses – et pour la population urbaine qui s'enrichit ; en partie pour l'industrie (construction, outillage, marine) ; et, localement mais intensément, pour l'industrie du fer, véritable dévoreuse de bois. De ce fait, la métallurgie est repoussée loin des villes, à proximité de grandes forêts et des mines d'extraction. Le bois offre à la base un rendement énergétique assez faible, mais sa transformation intensive en charbon de bois dans les forêts induit une surconsommation extraordinaire en améliorant la rentabilité de son transport.

Cette emprise de l'homme est d'autant mieux connue que les opérations massives de défrichement à partir du XII^e siècle sont restées fameuses dans les livres d'histoire, portées au crédit en particulier des ordres monastiques, cisterciens et chartreux, mais aussi de seigneurs locaux. Des opérations dont on voit d'abord le côté positif, avec la mise à disposition de nouvelles terres arables quand la population augmente sensiblement. Défricher, c'est civiliser et faire reculer une forêt qui reste inquiétante. Ce défrichement accompagne la création

de villes nouvelles : Nogent, Villeneuve, Villefranche. Au cours de cette période, les paysages français se façonnent de manière quasi définitive. Même si la surface forestière évoluera ensuite, on rencontre dès cette époque les grands massifs forestiers qui existent encore aujourd'hui. Pour autant, la résorption des forêts est si rapide au XIII^e siècle, si évidente pour les contemporains, et la rotation de l'exploitation végétale s'accélère tant qu'elles vont entraîner une saine réaction de contrôle et de maîtrise des consommations.

Au IX^e siècle, on estime que la forêt couvrait les trois cinquièmes de la France actuelle, soit 25 à 30 millions d'hectares, pour une population de 7 à 9 millions d'habitants. Les défrichements conduisent à une diminution importante de la surface boisée – ce sont les plus grands que la France ait connus – et on estime qu'entre le XI^e et le XIII^e siècle, 30 000 à 40 000 hectares de forêt sont défrichés tous les ans ! Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, la forêt française ne couvre plus que 13 millions d'hectares, alors que 40 millions d'hectares sont destinés à l'agriculture, pour une population de plus de 20 millions d'habitants. La pénurie de bois se fait donc bien sentir.

Nécessaire aux constructions de villes, de châteaux, de fortifications, de bateaux et d'armes, essentielle pour l'industrie métallurgique, la matière ligneuse devient un enjeu politique, stratégique et économique. Dans le nouveau contexte des XII^e-XIV^e siècles, il faut absolument préserver son renouvellement. D'autant que l'outillage se perfectionne grâce aux progrès de la métallurgie, avec la diffusion de la scie manuelle au XII^e siècle, bientôt suivie de la scie hydraulique. Modifiant la coutume, alors même que le bois a été partout considéré comme « gratuit » (son prix étant essentiellement celui de son seul transport), les seigneurs et le roi font rédiger une série de lois destinées à restreindre les prélèvements forestiers. Dès 1219, une ordonnance de Philippe Auguste tente ainsi de réglementer l'exploitation de la forêt. En 1291, l'ordonnance de Philippe le Bel établit une première ébauche d'organisation administrative et crée les « maîtres des forêts ». Les premières forêts aménagées, c'est-à-dire exploitées suivant des règles assurant leur pérennité, apparaissent à la fin du XIII^e siècle. À partir du XIV^e siècle sont publiés de nombreux édits et ordonnances régissant d'abord l'exploitation des forêts royales, puis, dès le début du XVI^e siècle – quand reviendra la pression démographique –, celle de toutes les forêts du royaume.

1346 : Philippe VI de Valois signe l'ordonnance de Brunoy qui porte son nom et qui institue une véritable administration des « Eaux et Forêts ». Cette ordonnance est promulguée le 29 mai 1346 au château de Brunoy situé dans la forêt de Sénart, près de Paris, et recèle en son article 4 la première affirmation politique du développement durable : « *Les maîtres des Eaux et Forez [...] enquerront et visiteront toutes les forez et bois et feront les ventes qui y sont, eu regard de ce que lesdites forez se puissent perpétuellement soustenir en bon estat.* » Dès le X^e siècle, la forêt a commencé à devenir le domaine spécialisé de la culture de l'arbre. Cette évolution aboutit sur le long terme à une spécialisation croissante en France de l'agriculture, de l'élevage et de la sylviculture. Au début de cette période charnière, essentielle pour la mise en place de l'espace rural français, la forêt jouait encore un rôle prépondérant et polyvalent dans l'économie rurale. Au XIV^e siècle, si on néglige les avatars conjoncturels et locaux, elle n'est plus qu'un facteur économique indispensable dans l'équilibre agro-sylvo-pastoral, de plus en plus recherchée pour sa production principale, le

bois, mais de moins en moins pour ses multiples productions secondaires, même si son rôle dans l'économie pastorale subsistera encore longtemps dans certaines régions.

1346 : les limites biologiques

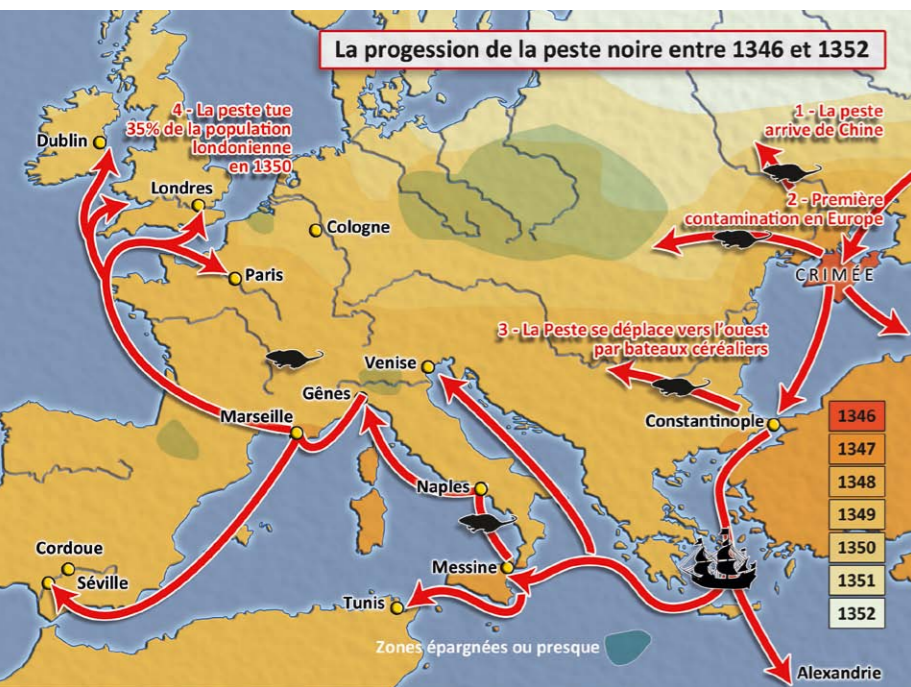
Mais ces contraintes ne sont rien en comparaison du fléau qui va s'abattre en 1346 sur l'Occident et la Méditerranée, probablement l'un des plus grands désastres démographiques de tous les temps. En 1346, la peste apparaît d'abord en Crimée et se diffuse en moins de cinq ans dans toute l'Europe et le Moyen-Orient. Un fléau incompris par les historiens il y a cent cinquante ans et encore sous-estimé récemment, quand on évoquait toujours les disettes, la guerre de Cent Ans ou l'oppression seigneuriale, voire – effet de mode ? – les variations du climat pour caractériser la fameuse « crise du XIV^e siècle ». La peste n'avait plus frappé depuis la grande épidémie de 541 à 767 apr. J.-C. qui avait déstabilisé l'empire de Justinien. Étendue en une quinzaine de vagues successives, elle avait affaibli l'Europe et probablement facilité les conquêtes arabo-musulmanes au Moyen-Orient. Puis elle avait disparu car l'effondrement des organisations, des villes, des infrastructures publiques, du commerce et le recul de la démographie et des échanges entre les VI^e et VIII^e siècles – auquel elle a probablement contribué aux côtés des invasions – avaient défavorisé le principal vecteur de la peste, le rat noir porteur de puces et de sa bactérie mortifère. Le rat noir (*rattus rattus*) qui voyage dans les navires de commerce céréalier, le rat qui prolifère près des stocks de grain. Le rat dont la population suit l'exceptionnel enrichissement de l'Occident chrétien dès la fin du X^e siècle, sa mutation en prospère civilisation céréalière et l'essor de ses marchés hyperactifs et de ses commerces omniprésents car essentiels à son urbanisation.

La peste est donc malheureusement liée au développement extraordinaire que connaît cette époque de renaissance, à la conjonction de deux progrès majeurs : la production massive de céréales et son commerce. Le rat noir est le principal vecteur de la grande peste. Il transporte la puce du rat, source de l'infection *X. Cheopis*. Après plusieurs jours, quand la colonie locale de rats a été annihilée par l'épizootie, les puces emplies de bacilles *Y. Pestis* cherchent des cibles pour s'en débarrasser et s'attaquent à d'autres mammifères et à l'homme : on parle d'épidémie.

Ci-dessous.
Saint François (1181-1226)
prêchant aux oiseaux,
Giotto, école italienne
(vers 1295-1300).
Musée du Louvre.
Bridgeman



1 - « Soustenable » a donné sustainable en anglais à l'époque. Sustainable development a été traduit par « développement durable » à la fin du XX^e siècle.



bubonique, par piqûre de la puce d'un rat infecté. Le taux de mortalité pour un humain touché est alors de 80 %. Le rat noir joue un rôle majeur dans l'épidémie, et donc les colonies de rat à proximité des hommes, partout en Occident, et dans les villes commerçantes ailleurs. Et le rat noir a une prédilection pour le grain dont il se nourrit. C'est également lui qui peuple les cales des navires. Et – comble de malheur – la puce du rat s'est adaptée aux grains et à leurs débris, notamment dans les navires. Cette adaptation fait que la puce survit là où est stocké le grain, en l'absence même de rat, facilitant ainsi la diffusion à long terme du fléau.

La peste frappe une première fois vers l'été 1346 à partir des bords de la mer Caspienne ; elle se transmet dès le début 1347 à la grande ville commerçante qu'est Constantinople par des négociants génois important du blé de Crimée, et se répand jusqu'en 1353 aux confins de l'Europe à une vitesse quotidienne de 2 km par voie terrestre, et 40 km par voie maritime. Marseille est touchée en novembre 1347, Bordeaux au printemps 1348. Les métastases par voie fluviale ou maritime, et le délai de 14 jours entre la destruction d'une colonie de rats et la contamination des hommes à proximité prennent de court les populations, incapables de faire face à une telle « guerre éclair » de la pandémie. Chiffre communément admis, cette première vague emportera en quelques mois au moins 30 millions, et pour certains experts peut-être plus de 40 millions des 80 millions d'Européens. Les vagues d'épidémie suivantes, tous les dix ans, maintiendront régulièrement à cet étiage une population qui tentera vainement de se redresser. Sur le territoire de France, il est probable que plus de 50 % de la population a été frappée entre 1347 et 1349. La peste touche particulièrement les enfants fragiles et les femmes, car aucune femme enceinte n'y survit, alors même qu'à l'époque une femme mariée féconde était enceinte un tiers de sa vie. La peste tue presque indistinctement toutes les classes sociales. Les communautés religieuses sont particulièrement décimées. Si certains ont conjecturé que la grande famine advenue trente ans plus tôt a pu fragiliser une génération d'enfants et faciliter l'épidémie, les chiffres sont trop formidables pour penser que cet impact, qui aurait dû être limité à l'Europe du Nord, ne fut pas de second ordre. Dès 1362-1363, l'épidémie est de retour dans certaines régions. Elle connaîtra des répliques successives chaque décennie jusqu'en 1650-1722 en Europe.

Après 1346

Toujours dynamique, en pleine expansion à la faveur d'innovations techniques et sociales, l'économie occidentale est frappée de plein fouet par la peste. Mais elle n'est pas annihilée, loin s'en faut. Fort de sa base technologique, et notamment de ses capitaux productifs et énergétiques, l'Occident va admirablement résister et se relever de l'épreuve plus fort, plus dynamique, plus conquérant. Et plus libre. Il reste à écrire ces évolutions en rupture d'une société dotée



De plus que nous nous dit ci-dessus du labourage du champ de maniable des vignes au premier des vignes pour quoy ils furent arrez et quel aier quel terre et ql'eau et quel place ils valent pour plus enboudre

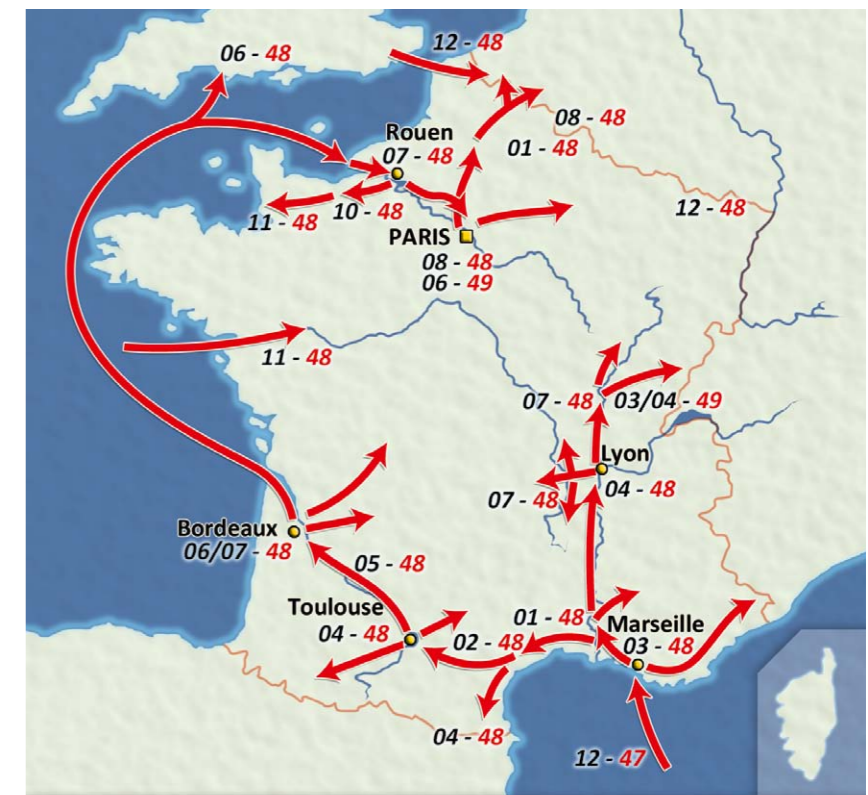
de moyens capitalistiques et de ressources énergétiques intactes, mais au profit d'une population peut-être réduite de moitié. Au-delà de l'économie, que les historiens appréhendent désormais correctement, il faudrait mieux mesurer les impacts sociaux, religieux, culturels, sociétaux, politiques d'une telle crise. Économiquement et socialement, la baisse de population entraîne, pour les survivants, une prospérité par habitant jamais constatée depuis – même pendant la révolution industrielle. Une population diminuée de moitié se partage l'énorme base installée de moulins à eau et à vent demeurée intacte ; les infrastructures développées depuis trois siècles : proto-industrie, installations portuaires, immobilier urbain, flottes de navires, ponts, routes et canaux ; et les propriétés foncières – en gardant les meilleures terres.

Dans une proportion croissante, les paysans auparavant asservis deviennent salariés, propriétaires ou métayers. Partout, de la France à la Russie, les villages abandonnés témoignent de l'exode des paysans vers d'autres terres et de la quasi-disparition du servage en Europe occidentale. Partout, on constate une baisse du taux de redevance des domaines fonciers de la noblesse. Des ruraux gagnent en grands nombres les villes en partie vidées, surtout ceux venant des villages abandonnés au profit de l'extension des terres à moutons, voire de friches pour les sols de moins bonne qualité. Le taux d'urbanisation augmente encore, même si les villes ont vu leur population diminuer. Cette prospérité individuelle s'accompagne d'une forte croissance des mariages, et à des âges plus précoces. La condition féminine a probablement subi le contrecoup, beaucoup de femmes héritant et prenant de nouveaux métiers. Par ailleurs, on imagine aisément la pression nataliste marquant ces années d'un « monde vide ». La première révolution énergétique médiévale avait vu, entre les IX^e et X^e siècles et selon les régions, une transition sociale majeure qui avait fait disparaître l'esclavage au profit du servage, lien toujours contraignant mais d'une tout autre nature. Cette émancipation des paysans fut un processus très lent, qui débuta avec les chartes de franchise accordées par les seigneurs à partir du XII^e siècle. Au milieu du XIV^e siècle se côtoient en France – et en Europe – serfs et hommes libres, sans qu'on sache très bien pourquoi les uns et pourquoi les autres. 1346 marque alors une étape cruciale de l'émancipation du servage en France et en Europe occidentale. Mais l'émancipation totale prendra encore du temps. En 1500, certaines régions de France auront toujours 30 à 40 % de serfs. Même la Suisse, réputée démocratique, connaîtra encore le servage au début du XVI^e siècle. Pour préserver les rentrées des manoirs, les seigneurs ayant survécu à l'épidémie tentent de faire pression sur les paysans pour les maintenir sur leurs terres, alors même que les salaires flambent par pénurie de main-d'œuvre partout. Ces réactions conduisent notamment aux jacqueries de 1353 en France et, une génération plus tard, aux crises à Florence, en France, de nouveau, et en

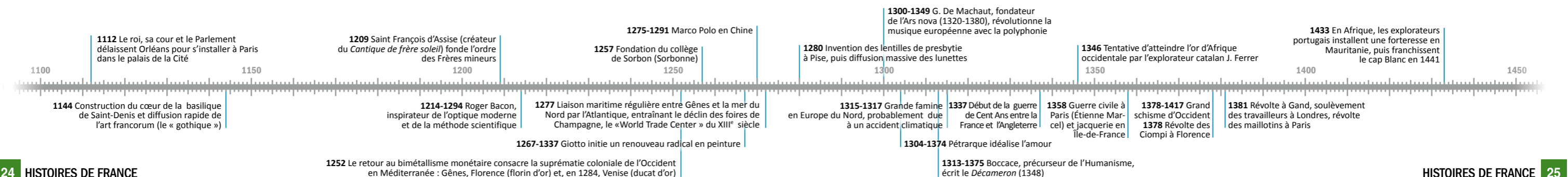
Angleterre. L'agitation sociale atteint son paroxysme tant dans les villes que dans les campagnes, comme en témoigne la révolte des Ciompi à Florence (1378), ou bien celle des paysans en Angleterre (1381).

L'événement donne une forte impulsion aux dynamiques économiques et sociales évoquées plus haut : à la proto-industrie spécialisée, en Italie et en Flandres, notamment ; à la naissance d'une société de « classes » au sens moderne ; à un développement de l'éducation primaire et secondaire, et des universités pour accompagner le commerce qui continue malgré tout de se développer ; au crédit et à la comptabilité. L'Angleterre accroît ses exportations textiles et la Castille, ses ventes de laine. Les surfaces cultivables sont transformées en pâtures à moutons en Angleterre, en Italie, en Espagne, et en prairies pour le bétail aux Pays-Bas, en Espagne et en Allemagne du Nord. De nouvelles cultures apparaissent, comme le safran en Italie. La Hanse connaît son âge d'or avant la fin du siècle. Ouvertes dès 1277, les routes maritimes reliant l'Italie et la Catalogne à l'Atlantique sont florissantes. Venise et Gênes tiennent solidement tous les marchés de la Méditerranée orientale. Les cultures sont diversifiées, les mauvaises terres abandonnées et la culture du vin se développe en Toscane. Le régime alimentaire moyen devient très carné, proche du nôtre. Les dynamiques industrielles mises en place dans les trois siècles qui précèdent ne

Page précédente. Défrichements et moissons. Illustration du Livre des prouffitz champestres de Pietro de Crescenzi (1230-1320). Enluminure française du XV^e siècle. Bibliothèque de l'Arsenal, Paris. Girondon. Bridgeman



Diffusion de la peste noire en France 1348 - 1349



peuvent être contrariées par l'épidémie : le moulin à papier à la fin du XIII^e siècle, originaire d'Aragon, amplifie avant même l'imprimerie la diffusion du savoir écrit ; le tissu, le verre et, surtout, le fer avec l'acier vont connaître un nouveau stade de perfectionnement.

Dans un monde occidental accoutumé à substituer depuis plusieurs siècles une énergie « renouvelable » à l'énergie musculaire, la rareté soudaine des ressources humaines entraîne une réaction économique naturelle, sans équivalent dans les civilisations voisines qui sont, elles, terriblement diminuées par l'épidémie et incapables de se redresser. Pour l'Angleterre, par exemple, d'après Langdon – mais pourquoi en irait-il autrement pour la France ? – le nombre global de moulins qui s'élève peut-être à 12 000 en 1346 diminue de seulement 20 % entre cette date et 1450 et de 27 % pour la seule meunerie, soit bien moins que la réduction de moitié de la population. Cette industrie stratégique par sa productivité démontre là son utilité et sa capacité de résistance au cataclysme, malgré l'évidente baisse des revenus enregistrés alors. Surtout, le nombre de moulins industriels – qui ne représentent que 8 % du total – est multiplié par un facteur 2 à 3 durant la même période, notamment par reconversion de certains moulins hydrauliques de meunerie, souvent sous l'impulsion des propriétaires ecclésiastiques en milieu rural. La diminution de moitié du nombre de moulins à vent, considérés depuis le XII^e siècle comme complémentaires de l'hydraulique et destinés à la seule mouture, est beaucoup plus forte que celle des moulins hydrauliques (-17 %), ces derniers étant les seuls utilisables pour l'industrie. Cette recrudescence d'énergie à destination industrielle, au regard d'une population moindre, va contribuer à la prospérité relative de cette période et à son impressionnant rebond économique.

La crise a fourni un puissant élan à la culture et à l'alphabétisation, car la transmission des savoirs et savoir-faire devient une question de survie collective après 1346. En cette deuxième partie du XIV^e siècle, on est saisi par l'extrême mortalité des artistes et des célébrités culturelles en général. Cette époque

turbulente sera mal interprétée et entraînera dans les années 1825-1830 l'invention du concept de « Renaissance » par des historiens mal outillés qui tenteront de définir ce renouveau social et culturel du XV^e siècle. Il aurait ainsi bouleversé l'art, la pensée, la foi et l'organisation de la société occidentale. Pourtant, la grande révolution artistique en germe de la peinture date d'avant même la rupture de 1346 : c'est Giotto (1267-1337) qui préfigure déjà toute cette pseudo-renaissance. Au-delà des arts, il semble même que la mode vestimentaire ait fortement évolué au milieu du XIV^e siècle, accompagnant la prospérité généralisée et la révolution des mentalités.

Géopolitiquement la France, frappée par le fléau au milieu d'une guerre difficile avec l'Angleterre, subira celle-ci encore longtemps, alternant sur plus de cent ans trêves, campagnes, désorganisation, raids et pillages. Le siècle suivant 1346 est donc un siècle de mort avec la peste qui frappe chaque décennie, et un siècle de troubles par les déséquilibres que l'épidémie cause et fait perdurer en favorisant par exemple, malgré d'innombrables trêves, la poursuite de la guerre de Cent ans (1337-1453). L'Angleterre, mais surtout les Pays-Bas, sortiront grands vainqueurs de cette crise. À partir de la fin du XIV^e siècle, ils entameront leur ascension jusqu'au XVII^e siècle, où ils deviendront les premières économies modernes.

Dans un Occident profondément religieux où le commerce, l'argent, le crédit et l'usure se diffusent si vivement qu'ils suscitent des réactions comme celles des franciscains au XIII^e siècle, la grande peste est sans doute considérée comme un « signe des temps ». Devant tant de malheurs sans raison et de morts incompréhensibles, on peut imaginer le trouble s'installer pour longtemps dans la construction de la foi occidentale face à une sanction divine qui se manifeste sans explication immédiate. Alors que l'omniprésente monétarisation des relations sociales – pensons aux vassaux qui, à partir du XII^e siècle, s'acquittent par l'argent de leurs obligations militaires vis-à-vis de leur suzerain – a touché à son tour quelques années plus tôt l'Église avec le renouveau du commerce financier des indulgences, comment ne pas voir les premiers signes de la Réforme à venir ?

1346 : un formidable exemple de résilience

Contrairement à une pensée trop largement répandue, nos ancêtres du début du XIV^e siècle pouvaient constater et admirer au cours de leur vie la transformation du monde : nouvelles technologies, nouveaux métiers, nouveaux produits, nouvelles architectures, nouveaux quartiers, nouvelles églises, nouvelles monnaies. Ces changements de leur cadre de vie touchaient l'ensemble de la population, largement informée via les marchés et les commerçants, grands voyageurs. Pendant les « trois cent glorieuses » qui précèdent 1346, chaque homme a pu assister de son vivant à la forte croissance des villes, sans doute de plus de 10 % par génération. On comprend dès lors l'extraordinaire résilience des économies d'Europe occidentale face au cataclysme de 1346 et l'absence de chaos social. Quand le choc de la grande peste se produit, la société est déjà habituée aux progrès technologiques : l'irruption et la rapide diffusion du moulin à vent en quelques décennies ; le développement irréversible des équidés dans l'agriculture ; des techniques militaires de plus en plus sophistiquées. La crise ne frappe pas un monde prétendument immobile. Quelques dizaines d'années à peine

après l'épouvantable fléau, l'Occident part sur les océans à la découverte du monde entre 1398 et 1492, explore l'Afrique, puis les Indes, accède aux mines d'or du Soudan qui procuraient au Moyen-Orient l'une de ses principales richesses. Sur une population qui s'est fortement contractée, le poids des armées, des administrations et des impôts s'accroît sans doute, et souvent trop, malgré l'enrichissement relatif. Mais les États occidentaux sortent plus forts de la crise.

De fait, les craintes des limites physiques du monde s'atténuent pour plusieurs siècles, particulièrement en matière de ressources arables et boisées. Avant que de nouveau, à partir de la fin du XVII^e siècle, des tensions de même nature ne réapparaissent en Grande-Bretagne qui a épuisé son capital forestier et qui se voit contrainte de développer de plus en plus l'exploitation du charbon pourtant connu depuis le XII^e siècle, voire depuis Rome.

Avec en arrière-plan le puissant dynamisme économique né de la maîtrise de l'énergie hydraulique, puis éolienne, la « crise du XIV^e siècle » souvent citée dans l'historiographie, et jamais vraiment interprétée, est fondamentalement une crise démographique violente due à la peste. Et la peste résulte elle-même du dynamisme commercial et industriel occidental. Le « moteur » énergétique explique la fulgurance de la crise. Et il explique aussi pourquoi la crise est dépassée. Quelle exceptionnelle résilience de l'Occident ! Un Occident où se côtoient un marché généralisé, une diffusion massive de la monnaie, mais aussi des mécanismes politiques et sociaux de solidarité et de coopération exemplaires, tels que la dîme et les premiers hôpitaux. Qu'on songe aux capacités de l'État et, surtout, des autorités locales à prendre en main la situation et le contrôle des marchés d'approvisionnement lorsque les circonstances l'exigent. L'État qui à la fois régule les accès aux ressources ; contrôle la spéculation ; gère les importations et les exportations ; sécurise les voies commerciales ; veille à l'approvisionnement des villes de garnison et des armées en campagne ; et réprime impitoyablement les mouvements populaires de mécontentement. Un Occident qui a déjà fait ses preuves et constaté ses fragilités avec la crise de la grande famine entre 1315 et 1322. Loin de décliner entre 1322 et 1346, la qualité de l'alimentation a probablement encore progressé. La sécurité alimentaire des villes par le commerce international s'est encore renforcée.

Seul ce dynamisme peut expliquer les suites de la catastrophe de 1346 et le rebond économique, voire l'accélération spectaculaire de l'Occident chrétien, alors même que les empires byzantins et la civilisation arabo-islamique déjà dépassés sont frappés d'un irréversible coup d'arrêt, ne bénéficiant pas des mêmes moteurs et carburants économiques et énergétiques. Ce monde en mouvement est fait d'industrie, de commerce et d'initiatives individuelles et collectives. Au pire de la grande famine en 1317, deux des trois navires méditerranéens qui vont alimenter massivement Bruges sont génois, probablement en provenance des côtes du golfe du Lion. Et c'est le grain de Gascogne qui sauvera Paris. En 1346, la peste est propagée par les Génois qui importent du blé de Crimée. Ce sont les seigneurs qui investissent dans l'énergie hydraulique en Angleterre au XIII^e siècle et qui vont, après la grande peste, continuer à maintenir leurs installations déficitaires, démontrant ainsi leur engagement social au-delà du seul profit et aussi, parfois, savoir passer la main à des entrepreneurs d'industrie.



Ci-dessus. Illustration de l'œuvre *Cas des nobles hommes et femmes* écrite vers 1355-1360 par Jean Boccaccio (1313-1375). École française du XV^e siècle. Musée Condé, Chantilly. Girondon. Bridgeman

1346, ce n'est pas la misère de la France. Malgré les soubresauts et les guerres qui l'accablent. La France reste le pays le plus riche d'Europe, et probablement l'un des plus riches du monde. Un pays d'hommes dorénavant très majoritairement libres, mais marqués par le deuil omniprésent. Il lui sera difficile de bâtir d'autres cathédrales ; elle ira moins que d'autres nations sur les océans découvrir de nouveaux mondes. Mais au cœur de cette Europe chrétienne traumatisée et pourtant bientôt toute puissante, la France se sait toujours porteuse d'un destin unique.

Bibliographie

- Histoire de la population française - Tome 1 - Des origines à la Renaissance*, sous la direction de Jacques Dupâquier, PUF 1988
- The Black Death 1346-1353 : The Complete History*, O. Benedictow, 2004
- Nature as Historical Protagonist*, B. Campbell, *The economic history review*, 2010
- Mills in the Medieval Economy : England 1300-1540*, J. Langdon, Oxford University Press, 2004
- The Byzantine Economy*, Cécile Morrisson et Angeliki E. Laiou, Cambridge medieval textbook, 2007
- Bateaux de vie, bateaux de mort. Maladie, commerce, transports annonaires et le passage économique du Bas-Empire au Moyen Âge*, M. McCormick, Spoleto, 1998

Ci-dessous. Mars, la taille des arbres, par le maître enlumineur Ermengaut (mort en 1322). Bibliothèque de l'Escorial, Madrid. Girondon. Bridgeman

